



Georges VIGARELLO, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2004.

Natacha Baboulene

---



**Édition électronique**

URL : <http://clio.revues.org/1825>  
ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2005  
Pagination : 293-295  
ISBN : 2-85816-821-0  
ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Natacha Baboulene, « Georges VIGARELLO, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2004. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 22 | 2005, mis en ligne le 09 novembre 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://clio.revues.org/1825>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Tous droits réservés

---

## Georges VIGARELLO, Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours, Paris, Seuil, 2004.

Natacha Baboulene

---

- 1 « *Nos sentiments ne sont perceptibles qu'en s'enfermant dans les mots* ». Dès son introduction Georges Vigarello, professeur à l'Université de Paris-V et directeur d'étude à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, rappelle cette phrase de Jean-Louis Flandrin pour à son tour s'essayer à ce terrain difficile que sont les mots, afin de penser une histoire de la beauté. Les mots, significatifs du point de vue de leurs auteurs comme de leurs époques, traduisent les prises de conscience et les sensibilités ; y être attentif est peut-être une manière plus sensible pour l'historien d'appréhender la conception de la beauté et ses déplacements référentiels au cours des siècles.
- 2 Partant de l'hypothèse que « l'histoire s'inscrit dans le corps », que « silhouettes et formes changent avec le temps », l'auteur met en évidence les évolutions des codes esthétiques et des « manières de les énoncer comme de les regarder ». L'ouvrage offre une histoire de la beauté observée et décrite par des acteurs qui produisent à son propos mots et images. Poursuivant ainsi ses travaux sur les rapports aux corps, l'auteur retrace une histoire de la valorisation des apparences physiques et de ses signes expressifs, mais aussi une histoire des moyens d'embellissements qui donnent sens aux gestes et aux imaginaires corporels des mobilités et des tonicités.
- 3 Le choix de la diversité des sources permet à l'auteur de mettre en résonance les mots, les images et les gestes pour donner à voir les principes même de la beauté. L'iconographie est variée, dans le registre artistique – peintures, estampes, cinéma – ou plus spécifique à la mode – gravures, dessins, photographies mais aussi catalogues de vente, publicités, etc. Les mots des poésies, des romans et du théâtre côtoient ceux des traités de civilité, d'éducation et de beauté, ceux des articles de magazines mais aussi

d'anatomistes, de médecins, de philosophes, de moralistes et enfin de particuliers souvent personnages historiques, grâce à leurs correspondances, mémoires, journaux et récits de voyage. Parmi ces mots et ces images, beaucoup d'entre eux sont destinés aux femmes qu'il s'agit de flatter, d'éduquer, de conseiller mais aussi, de mettre en garde contre une coquetterie déplacée voire dangereuse pour la santé ou la moralité.

- 4 Georges Vigarello présente ainsi une histoire sociale « où s'énoncent dans les gestes et les mots quotidiens, les critères d'une esthétique physique directement éprouvée, ceux de l'attrance et du goût » (p. 10). C'est une histoire qui, donnant la part belle aux saisissements des sens et à la difficulté de dire le beau, est attentive aux termes, à leurs nuances progressives qui traduisent celles des valeurs esthétiques mais aussi des rapports de genre. L'auteur démontre en effet, que la place sociale des femmes trouve sa correspondance dans l'univers esthétique, que l'imaginaire de la beauté n'est pas anodin quant à la justification du rôle du féminin. D'autre part, il met en évidence les différences qualitatives entre masculin et féminin qui se mettent en place pendant la Renaissance pour fonder la vision des genres dans la modernité. Une vision qui oppose force masculine et beauté féminine mais dont les frontières se fragilisent au XXe siècle où, selon l'auteur, les canons de beauté entre genres même s'ils ne se confondent pas, tendent à se rapprocher dans un même idéal esthétique.
- 5 Organisé autour de cinq parties qui parcourent chacune un siècle, l'ouvrage propose une compréhension globale de l'histoire de la beauté d'où se dégagent les évolutions de nos sociétés européennes. En abordant la beauté en tant qu'invention humaine, sans cesse reformulée et normalisée, l'analyse se révèle en effet pertinente pour la compréhension d'une société et de ses dynamiques culturelles.
- 6 À la Renaissance, la *beauté [est] révélée* par la force d'une présence qui irradie espaces et spectateurs. Devenue spécifiquement féminine, la beauté se figure sous les traits de Vénus. Influencé par le néo-platonisme, l'ordre esthétique est construit en correspondance avec l'ordre cosmique : la beauté est hiérarchisée verticalement et moralisée. La valorisation de la beauté comme perfection divine est pour l'auteur un indice de celle du statut féminin. Toutefois, l'acte de s'embellir est assimilé à un usage malhonnête, ce qui n'empêche pas la diffusion sociale de ces artifices. Au XVIIIe siècle, les critères se complexifient, les mots se nuancent et la *beauté [devient] expressive* en s'animant. À la perfection de Vénus, on préfère le « je-ne-sais-quoi » d'une actrice. Cependant, l'idée d'un seul modèle possible de beauté demeure, même si l'approche de cet idéal évolue vers moins de contemplation et plus de transformation de soi. En effet, selon l'auteur, la rationalité cartésienne modifie la perception de l'apparence qui n'ayant plus de lien avec le divin, peut désormais être remodelée par l'idée raisonnable. Ainsi légitimé, l'artifice se développe malgré une méfiance persistante et ses fonctions s'étendent jusqu'au domaine du maintien. *La beauté s'éprouve* de plus en plus au Siècle des Lumières, l'esthétique se singularise en développant le registre du sensible et du relatif. L'artifice s'impose comme un auxiliaire censé favoriser une personnalisation de soi. Ainsi valorisée, l'activité se professionnalise. D'autre part, la vision de la beauté, désormais disjointe de toute référence divine, est associée à une finalité fonctionnelle, incluse dans une réflexion anthropologique plus large. Aussi, devient-elle, à la fin du siècle, d'ordre public, révélatrice de l'état de santé d'une « race ». L'auteur poursuit en analysant *la beauté désirée* du Romantisme qui amplifie le registre de l'intériorité en associant l'apparence à un dévoilement de soi tant pour les femmes que pour les hommes, du moins les dandys. L'idéal esthétique n'est plus une donnée mais une conquête et concerne

désormais l'ensemble du corps, érotisé et aminci. Un véritable marché de la beauté se développe.

- 7 Enfin, dans sa dernière partie, l'auteur développe les implications d'une *beauté démocratisée* qui voit ses types esthétiques se diversifier et ses critères se mêler à la perception de soi et à la notion de bien-être, tandis que convergent les pratiques consommatrices de masse, l'imaginaire égalitaire, l'émancipation féminine et les questions d'identité. Concernant désormais les deux sexes, modèles et pratiques se diffusent grâce au cinéma, à la télévision et aux modes musicales et imposent l'artifice comme un moyen légitime qui s'étend jusqu'au domaine chirurgical. Les silhouettes évoluent vers une forme plus libre, élancée et androgyne. En outre, insiste l'auteur, les normes, bien que collectives, se doivent d'être personnalisées et l'hédonisme affiché dissimule les contraintes de la transformation de soi qui, en cas d'échec peut se retourner contre l'individu sous la forme d'un mal-être culpabilisé ou victimisé.
- 8 Georges Vigarello, en exposant ainsi l'histoire de la beauté comme invention perpétuelle « qui épouse les grandes dynamiques sociales, les ruptures culturelles, les conflits de genre ou de générations », met bien en évidence ses dynamiques temporelles. Malgré une vision linéaire de l'histoire privilégiée par l'auteur, l'ouvrage offre une lecture stimulante sur les questions liées aux corps, aux modèles de genre et aux identités.

---

## NOTES

1. Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'Occident. Évolutions des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil, 1981, p. 21.
2. Les termes en italiques correspondent aux titres des cinq chapitres.